

JEAN COCTEAU

de l'Académie française

LE PASSÉ DÉFINI

VI

1958-1959

journal

TEXTE ÉTABLI PAR PIERRE CAIZERGUES,
FRANCIS RAMIREZ ET CHRISTIAN ROLOT

nrf

GALLIMARD

JEAN COCTEAU

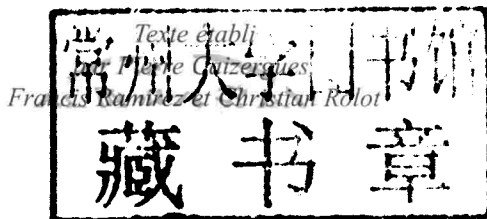
de l'Académie française

LE PASSÉ DÉFINI

VI

1958-1959

journal



*Ouvrage publié avec le concours
du Centre national du livre*

nrf

GALLIMARD

Composition IGS
Achévé d'imprimer
sur Roto-Page en mai 2011
par Normandie Roto Impression s.a.s.
61250 Lonrai
Dépôt légal : mai 2011.
Numéro d'imprimeur : 11-2022.
ISBN 978-2-07-012253-0 / Imprimé en France

160961

JEAN COCTEAU

de l'Académie française

LE PASSÉ DÉFINI

VI

1958-1959

journal

TEXTE ÉTABLI PAR PIERRE CAIZERGUES,
FRANCIS RAMIREZ ET CHRISTIAN ROLOT

nrf

GALLIMARD

JEAN COCTEAU

Le Passé défini
1958-1959

Jean Cocteau va avoir soixante-dix ans. C'est l'heure du bilan. Son journal pose alors un problème. Il veut laisser de lui l'image d'un homme bon. Et il ne veut pas choquer les bien-pensants par des propos sur la religion ou la politique. Jamais il n'a eu la dent dure : et pourtant, les poètes, les cinéastes, les chanteurs, personne n'est épargné. Fallait-il tailler dans ce jeu de massacre ? Mieux vaut sans doute en sourire avec indulgence. Sourire de l'autocélébration de l'artiste, qui en est la contrepartie.

Mais Jean Cocteau retrouve souvent la veine des *Portraits-souvenir* et l'on voit revivre Anna de Noailles, Francis Jammes, Picasso, Edmond Rostand, Ezra Pound, Natalie Paley. La genèse du *Testament d'Orphée* est riche en surprises. On découvre un séjour à Rome, jusqu'ici ignoré. On apprend même que de Gaulle et Cocteau ont échangé une correspondance. Et l'on retiendra un dîner avec la princesse Margaret où, pour une fois, le poète semble avoir gaffé.



9 782070 122530



11-V A 12253 ISBN 978-2-07-012253-0

29€

ŒUVRES DE JEAN COCTEAU

Poésie

- POÉSIE, 1916-1923 (Le Cap de Bonne-Espérance. — Ode à Picasso. — Poésies. — Vocabulaire. — Plain-Chant. — Discours du grand sommeil.) (*Gallimard*).
- ESCALES, avec André Lhote (*La Sirène*).
- LA ROSE DE FRANÇOIS (*F. Bernouard*).
- CRI ÉCRIT (*Montane*).
- PRIÈRE MUTILÉE (*Cahiers libres*).
- L'ANGE HEURTEBISE (*Stock*).
- OPÉRA, ŒUVRES POÉTIQUES, 1925-1927 (*Stock*).
- MORCEAUX CHOISIS, POÈMES, 1926-1932 (*Gallimard*).
- ALLÉGORIES (*Gallimard*, « *Hors série Littérature* »).
- MYTHOLOGIE, avec Giorgio De Chirico (*Quatre Chemins*).
- ÉNIGME (*Éd. des Réverbères*).
- POÈMES ÉCRITS EN ALLEMAND (*Krimpen*).
- POÈMES (Léone. — Allégories. — La Crucifixion. — Neiges. — Un ami dort.) (*Gallimard*).
- LA NAPPE DU CATALAN, avec Georges Hugnet (*Féquet et Baudier*).
- LE CHIFFRE SEPT (*Seghers*).
- DENTELLE D'ÉTERNITÉ (*Seghers*).
- APPOGGIATURES (*Éd. du Rocher*).
- CLAIR-OBSCUR (*Éd. du Rocher*).
- POÈMES, 1916-1955 (*Gallimard*).
- PARAPROSODIES (*Éd. du Rocher*).
- CÉRÉMONIAL ESPAGNOL DU PHÉNIX, suivi de LA PARTIE D'ÉCHECS (*Gallimard*).
- LE REQUIEM (*Gallimard*).
- LE CAP DE BONNE-ESPÉRANCE suivi de DISCOURS DU GRAND SOMMEIL, *Gallimard* (« *Poésie/Gallimard* »).

Suite des œuvres de Jean Cocteau en fin de volume

LE PASSÉ DÉFINI

JEAN COCTEAU

de l'Académie française

LE PASSÉ DÉFINI

VI

1958-1959

journal

Texte établi

par Pierre Caizergues,

Francis Ramirez et Christian Rolot

*Ouvrage publié avec le concours
du Centre national du livre*

The logo for the Centre national du livre (nrf) is a stylized, lowercase 'nrf' in a black, cursive script font.

GALLIMARD

Crédits photographiques

P. 709 et 774 : Bibliothèque historique de la Ville de Paris.
Photos © BHVP/Roger-Viollet.

P. 770 : Collection particulière. Photo Archives Gallimard.

© Éditions Gallimard, 2011.

Préface

L'a-t-il voulu ? Cocteau met l'éditeur de son journal dans l'embarras. Il lui demande en effet, et à plusieurs reprises, de ne retenir que l'essentiel, de pratiquer autant de coupures que nécessaire pour donner de lui la meilleure image possible, celle d'un homme bon, qui ne voudrait, après sa mort, faire de mal ni de tort à personne. Ne pas choquer les bien-pensants non plus en publiant des propos sur les religions ou la politique dont il n'est pas sûr qu'ils seront toujours les bienvenus. Une fois, il lui arrive de demander de « supprimer presque tout ». Une autre, il est même tenté d'arrêter la rédaction de ce qu'il juge comme un pensum sans intérêt : « Il est probable que la relecture de ce cahier qui s'achève me donnerait l'envie de le détruire et refléterait une période déplaisante. Mais on ne retouche pas à sa guise ce qui peut rendre défavorable une image de soi. Ce serait trop commode. » C'est dire que dans le même temps ou presque, il repousse l'idée d'abandonner son journal et voilà même qu'il se lance dans un éloge du bavardage que cette tâche lui permet, insiste sur l'intérêt de l'anecdote, du trait futile et prend un plaisir sadique à imaginer sa liberté de pouvoir tout dire sur tout, de critiquer, sans craindre le moindre retour de bâton, tous ces chanteurs notamment qui se croient poètes et pour lesquels il n'est pas tendre : Brassens, Léo Ferré, et même l'ami Charles Trenet. Seule la « voix tuberculeuse » d'Aznavour paraît l'émouvoir.

Alors, quel Cocteau suivre ? Celui qui souhaite un « dégraissage » absolu de son texte pour n'en garder que l'essentiel ou celui qui rabroue vertement aussi bien les hommes politiques que les artistes, qui prend parti, avec plus ou moins de bonheur et d'à propos, sur les événements et les sujets les plus divers, la mort du pape, l'élection du général de Gaulle, la guerre d'Algérie ? Et d'ailleurs qu'entend Cocteau par

« essentiel » ? À la vérité, il est bien difficile de répondre et il y aurait sans doute autant de réponses que d'éditeurs !

Quand il use de son journal comme d'un coffre à souvenirs où se retrouve justement la veine des fameux *Portraits-souvenir*, qu'on y voit défiler Anna de Noailles et Francis Jammes, Edmond Rostand, Ezra Pound, et, passer, plus discrètement, la silhouette de Natalie Paley, qu'on l'entend parler des salons de son enfance bourgeoise, de ses séjours à Arnaga, on reste sous le charme de son bavardage vanté par tous ceux qui ont eu le privilège de s'asseoir à sa table ou de partager avec lui une de ces conversations qui prenaient la forme de brillants monologues.

Ce volume apporte comme les précédents son lot d'informations sur la genèse d'œuvres aussi importantes aux yeux du poète que *Le Requiem*, les travaux de Menton (salle des mariages et projet du Bastion), le théâtre en plein air du Cap-d'Ail, les fresques pour l'exposition « Terre et cosmos », la chapelle Notre-Dame-de-France à Londres, et parallèlement, celle de Milly. On accordera, comme il le fait lui-même, une place capitale à la genèse du *Testament d'Orphée*, avec les lâchages successifs des producteurs potentiels qui mettent ses nerfs à rude épreuve, l'extrême ténacité qui le pousse, malgré une immense fatigue, à persévérer dans un projet vital pour lui, le journal du tournage ensuite, qui ne fait pas vraiment double emploi avec celui qu'a publié Roger Pillaudin sous le titre *Jean Cocteau tourne son dernier film* (La Table Ronde, 1960), les projections privées enfin où il guette avec inquiétude les réactions des proches et des critiques.

La biographie du poète va se trouver aussi sur plus d'un point éclairée, voire complétée. Son séjour à Rome en avril 1958 était jusqu'ici ignoré ; celui qu'il fit à Vienne pour *Œdipus rex*, dirigé par Karajan, doit être daté de juin et non pas de juillet 1958. On assiste à la brouille avec Stravinsky, pour qui il n'a pas alors de mots assez durs, avant d'apprendre leur réconciliation ! Il ne cache rien de ses démêlés avec Jean-Jacques Kihm pour le projet de sa monographie dans la collection de « La Bibliothèque idéale ».

Le journal proprement dit se double, à certaines périodes, d'un journal des lectures du poète. Nietzsche se taille toujours la part du lion, mais Virginia Woolf a droit à de longs commentaires, le plus souvent peu amènes. Cocteau a lu *La Question* d'Henri Alleg, publié en mars 1958 aux Éditions de Minuit et aussitôt interdit – l'auteur y évoque la torture pendant la guerre d'Algérie – avant d'être réédité en Suisse. Cette lecture n'affecte pas son admiration pour le Général, qui fait

l'objet d'éloges appuyés et répétés, et ses interventions de commentaires prophétiques : Cocteau se distingue des commentateurs de l'époque quand il analyse le « Je vous ai compris » d'Alger. On apprend que de Gaulle et Cocteau ont échangé une correspondance qui va au-delà du propos de circonstance et qui mériterait sans doute d'être connue.

Fidèle à ses convictions, Cocteau revient sur la question des soucoupes volantes et sur sa théorie de l'antigravitation. Le paranormal le fascine toujours autant. Il attribue à un guérisseur l'amélioration, très ponctuelle, d'une santé de plus en plus chancelante et s'émerveille de ce cancer guéri à Lourdes en une seconde. Plus curieusement, on le verra défendre l'hypothèse d'un Orphée homosexuel, après sa visite à Rome des vestiges d'un temple orphique. Sa ligne ne varie pas non plus quand il s'agit de prendre parti contre le racisme et la peine de mort par exemple, ou de défendre les réfugiés tibétains en Inde.

Mais reste présent aussi, et s'amplifiant semble-t-il, cet orgueil, confinait parfois au délire, qui le pousse à l'autocélébration et qui lui fait croire qu'il est le seul, le vrai poète, tout juste disposé à laisser une petite place à Rimbaud, peut-être à Villon. Orgueil qui est le propre de tous les grands créateurs, dira-t-on pour l'excuser, mais qui nous semble plutôt l'un des symptômes de cette difficulté d'être qui, au fil des ans, loin de s'apaiser, s'exacerbe : « Fatigue morale insurmontable. Me tuer. J'y pense sérieusement. Mon père s'est suicidé pour des raisons différentes, mais l'idée de suicide se lègue en tant qu'acte et sans les raisons qui le motivent » (11 mai 1958). C'est bien, de plus en plus, un poète au cœur et au corps douloureux qui parle dans ce journal à écouter et à entendre comme un long « cri écrit ».

*

Note sur le texte et remerciements

Respectant la volonté de l'écrivain qui se dit brouillé avec l'orthographe des noms propres, nous avons, comme dans les volumes précédents, apporté toutes les corrections nécessaires et, de la même façon, harmonisé une ponctuation souvent fautive ou défaillante ; en revanche, nous nous sommes attachés à restituer par l'emploi de l'italique les variations graphiques du manuscrit.

On se réjouira de la richesse des annexes, annoncées et voulues par Cocteau : tel portrait de Charlot, daté de 1938, dont l'auteur avait oublié l'existence, telle préface, curieuse, au livre de Maurice Mességué, célèbre phytothérapeute, telle lettre, douloureuse, de Jean Marais, tel message de

Sartre, ou de la reine Élisabeth de Belgique. Mais on regrettera que plusieurs des pièces annoncées comme jointes au journal proprement dit, ou dont l'existence est avérée, n'aient pu être retrouvées. Ce dessin, par exemple, exécuté pour la carte du jour de l'an des transports parisiens, cette lettre de Roger Peyrefitte, écrite après sa visite de la chapelle de Villefranche, cette préface pour l'exposition de photographies de Mme d'Ora alias Dora Philippine Kallmus, ou encore ces lignes élogieuses de Colette sur l'œuvre de Cocteau, introuvables dans Combat, peut-être à cause d'une erreur de date ou de titre de périodique. Nous formons le souhait que les lecteurs les plus attentifs de ce volume nous aident à compléter ces annexes ou nous mettent sur les bonnes pistes.

Pour pallier l'absence d'index nous avons reconduit le protocole, mis en œuvre dans le volume précédent, et nous indiquons entre crochets, toutes les fois que cela est possible, le prénom ou le patronyme absents du manuscrit de Cocteau, ce qui permet une meilleure identification des nombreuses personnes citées.

Nous avons une dette de reconnaissance à l'égard de ceux qui, à des titres divers, nous ont apporté leur aide tout au long de nos recherches : Claudine Boulouque, sans cesse sollicitée en tant que responsable du fonds Cocteau de la BHVP ainsi que Florence Chaudoreille, bibliothécaire, responsable du fonds Cocteau de l'université Paul-Valéry / Montpellier III, Marcel Turbiaux, si souvent mis à contribution, Alain Darbois, Annick Douellou, Annie Guédras, Elena Fermi, David Gullentops, Claude Séférian, Pascal Sittler, Carole Weisweiler, Christoph Wolter.

Il nous revient enfin de saluer avec une profonde tristesse la mémoire de Pierre Chanel et de Francis Ramirez. Le premier, jusqu'à la veille de sa soudaine disparition, a répondu à nos questions, déchiffré plusieurs passages pour nous illisibles, communiqué nombre de documents repris dans les annexes. Son absence sera durement ressentie désormais par tous les amis de Cocteau. Le second, éprouvé plus longtemps par la maladie, a tenu à poursuivre sans faiblir la tâche d'édition qu'il avait accepté d'assumer. Il écrit lui-même dans son propre journal, tenu pendant son hospitalisation, tout l'intérêt qu'il a pris à ce travail qui lui aura apporté quelques-unes de ses dernières joies. Nous voulons rendre ici hommage à son courage et à sa dignité exemplaires.

Pierre Caizergues

Mercredi 1^{er} janvier.

Sous le gui avec Carmen [Tessier] et André Dubois. Je m'étais couché à deux heures lorsque nous arrivent les Ali Khan, la princesse André, Sadri [Khan] et sa femme. Je suis remonté au salon en robe de chambre.

Ce matin j'étais au travail à midi et j'ai trouvé une très belle matière pour le dernier panneau. Mais cette matière exige que je me brûle les doigts et me les mette à vif. Je crois que je vais risquer le coup quand même.

Lorsque je relis dans *La Difficulté d'être* ce que j'écrivais de mon physique et que je vois les vieilles photographies qui paraissent dans le livre de souvenirs, j'arrive mal à comprendre pourquoi je ne me suis jamais trouvé beau. C'est sans doute que, soit dans ma famille, soit dans les milieux parisiens, on m'a toujours humilié, moqué, injurié. Doudou affirme qu'on me jalousait. Il doit y avoir une explication moins simple. Peut-être mon type ne correspondait-il pas à celui de l'époque. Toujours est-il que je me vois d'une grande beauté sur les images et que je ne peux me souvenir que de sarcasmes et d'indifférence. Il y eut même une couverture du *Crapouillot* où Jean Oberlé me plaçait entre les figures les plus laides du monde. Bref, ni comme écrivain ni comme individu, on ne m'acceptait ni ne m'accepte encore. Ma fameuse chance n'était qu'une force qui saute l'obstacle, traverse la haine et chante sous le bâton. *Ils* n'en revenaient pas de me voir revivre après m'avoir assassiné, rentrer par la porte après avoir été jeté par la fenêtre. C'est cette résistance, ce réflexe de l'instinct de conservation qui leur apparaissait comme une chance, comme une réussite incompréhensible.

Avant le départ, j'avais donné à Peyrefitte l'épigraphe de son livre sur Capri : « Rien de plus difficile que de soutenir une mauvaise réputation. »

Toute la journée au travail sur le panneau de la Demoiselle de Villefranche. Ce matin j'avais essayé d'effacer le pastel avec de l'essence, mais le crayon gras s'étalait et salissait tout. Or c'est cette pâte dégoûtante qui m'a servi de base. Une fois sèche elle prenait le pastel à merveille. J'ai frotté partout une sorte d'irisation et dessiné ensuite. Mais comme il y a perte lorsque je fixe – je fixe et refixe – par couches successives. Je ferai l'envoi en évitant que la toile frotte contre une surface et je recommanderai à Jean [Triquenot] de mettre une vitre.

Visite de Mme Berlin d'Oxford. À ma grande stupeur, je m'aperçois que les gens d'Oxford ignorent le laboratoire du sang – chose plus étonnante que n'importe quel voyage à la lune.

Doudou a montré ses maquettes à Dubois et Carmen. Je craignais un peu le silence ridicule qu'ils opposent à toute beauté si elle ne s'appuie pas sur une signature célèbre. Or ce fut un concert de louanges, ce qui me donne bon espoir pour la suite.

Beaucoup d'artistes récoltent long comme le bras lorsqu'ils exécutent long comme l'ongle. Moi, hélas, il me faut en faire long comme une centaine de bras pour récolter long comme l'ongle.

Bernard Buffet, Pierre Bergé, Marie-Louise [Bousquet] sont arrivés ce soir. Ils téléphonent de Monte-Carlo où Bernard surveille son décor. Il y a quelque chose de révoltant à voir remuer ciel et terre pour le ballet de Françoise Sagan. Il ne faut pas oublier que Monte-Carlo fut le théâtre des premières merveilles de Diaghilev. Or ces petits crétiens ([Michel] Magne et Vadim en tête) ne connaissent pas l'a.b.c. d'un spectacle et s'imaginent que leurs noms et leurs petites idées de surface suffisent. Bernard a eu bien tort d'accepter de prendre part à ces niaiseries. Sagan et Magne m'avaient demandé costumes et décor. Ils se sont tournés ensuite vers Leonor Fini et en fin de compte vers Bernard qui est un gosse et se compromet naïvement. Il est vrai qu'à notre époque compromise on n'arrive même plus à se compromettre.